

Interview de Amédée Le Reun

Lundi 17 Novembre 2008



«QUAND J'AI OUVERT LES YEUX, LA MER ETAIT MON HORIZON »

Le lundi 17 novembre 2008, j'ai eu le plaisir d'interviewer Amédée qui a accepté, et je le remercie, de me raconter son parcours .

- Alors Amédée, tu es né à Loctudy ?
- Oui, le 4 Janvier 1928 à Loctudy et très exactement à Prat An Asquel –Loctudy – Finistère.
- Donc, tu as 80 ans aujourd'hui. Quelle était la profession de tes parents ?
- Mon père était pêcheur. Ma mère n'avait pas de profession. Comme presque toutes les femmes de Larvor à cette époque, elle s'occupait des tâches du ménage, des enfants, des lopins de terre, du traitement de goémon... cette dernière activité était alors une activité importante
- Alors, ton père était embarqué sur un bateau ?
- Oui, il était le patron d'un canot à misaine, comme il en existait une cinquantaine à Larvor à cette époque...Je parle des années 30. Le premier que j'ai connu s'appelait « Gladiateur »
- Quel était le type de pêche de ces bateaux de Larvor ?
- C'était des goémoniers la plupart du temps. Ils allaient sur la côte, là où il y avait des rochers. C'est un genre de pêche qui se pratiquait à marée basse quand les conditions climatiques s'y prêtaient et puis bien sûr, le temps était réduit par les marées. Car il fallait tout le temps travailler à marée basse. Les algues étaient arrachées au fond avec un outil qu'on appelait le « croc », que l'on vrillait et que l'on arrachait. C'était des laminaires qui ont des crampons. Il fallait tirer fort dessus. C'est un métier qui était très, très dur. Après, ces algues étaient ramenées sur la plage. Elles étaient séchées sur le sable de la plage ou sur la dune, suivant le niveau de la marée, là où il y avait de la place. Car dans tout cet espace, depuis la pointe de Prat an Asquel jusqu'à Kerfriant, où se sont construites de nombreuses maisons, il n'y avait pas du tout d'habitation. Donc, tout cet espace restait libre pour sécher le goémon.
- Quelles étaient les phases de traitement ?
- Dans un premier temps donc, on l'étalait pour le faire sécher. Quand il était bien sec, on y faisait des tas. Parfois, l'opération devait être recommencée plusieurs fois parce que le temps n'était pas toujours clément. S'il pleuvait, il fallait tout remettre à plat. De surcroît, lorsqu'il pleuvait les algues perdaient de leur teneur en iode
- Ces opérations étaient-elles réalisées par les marins eux-mêmes ou par les femmes ?
- Elles étaient réalisées par toute la famille. Les enfants également, quand ils étaient assez grands, aidaient à toutes ces tâches qui, en résumé, consistaient donc à sécher, puis à mettre en petits tas. Après, on faisait de grosses meules comme les meules de foin, et au bout de 15 jours à 3 semaines, quand la grande meule était sèche et assez grande, on procédait au brûlage. Il se faisait dans ce qu'on appelait le « four à goémon ».
- Je voudrais revenir sur le ramassage du goémon. Est-ce qu'il y avait la possibilité d'avoir plusieurs « crocs » pour une même famille ?
- Ah mais là, je crois que tu évoques le travail du goémon épave qui était également ramassé sur la plage même. Ça n'a rien à voir avec la pêche des laminaires . Ici, chaque pêcheur, inscrit maritime, était sur son bateau et avait son outil. Il partait à la pêche et il ramenait les algues sur le rivage... c'est autre chose.
- Mais pour ce qui est du séchage et de la mise en tas, les opérations étaient les mêmes pour le goémon épave...

- Euh, oui. Il y avait 2 possibilités. D'une part ça servait à amender les sols, c'était pratiquement le seul engrais utilisé à l'époque et d'autre part cela était également utilisé pour obtenir des pains de soude de la même façon dans les fours. Et en effet, pour cette opération, chaque famille avait un nombre de « crocs » ou un nombre de lots qui était proportionnel à chacun du plus petit au plus grand. Même les enfants de 2 ans avaient droit à leur part pour le ramassage de ce goémon qui était ratissé et ramené sur la dune. Ce n'est plus le cas maintenant, car des algues, il y en a beaucoup moins et malheureusement il y a prolifération d'algues vertes, ce qui est un vrai problème
- Y avait-il une période plus propice pour le ramassage des algues « épave » ?
- Oui, c'était au mois d'avril où il y avait un genre d'algues que l'on appelait "hyperborréa" et qui arrivait en masse à cette date. Il était traité –séché et brûlé– comme les laminaires. Mais la teneur en iode était beaucoup moindre. Au lieu de 12 à 18 kilos la tonne de cendre, il n'y avait plus que 7 à 8 kilos. Donc, il était beaucoup moins intéressant. Mais cependant quand il arrivait sur le rivage, on ne se privait pas de le ramasser.
- Après le ramassage et le séchage des différentes sortes d'algues soit sur la plage ou au large sur les rochers, l'opération suivante était bien le brûlage ?
- Oui, c'était brûlé dans des fours. C'était donc des tranchées qui faisaient 6 mètres de long et 0,60 de large, avec un dallage en granit au fond et sur les parois. Ça servait de creuset pour recueillir la cendre. Y travaillaient aussi bien les marins qui avaient récolté le goémon au large que les gens qui avaient le goémon épave que tout le monde pouvait cueillir, tandis que les pêcheurs de laminaires étaient obligatoirement inscrits maritimes, sinon tu n'avais pas le droit d'en ramasser. Mais lors du brûlage, la « mécanique » était la même, c'était le même procédé.
- Pour terminer avec la partie « goémon », chacun pouvait brûler là où il voulait ou bien y avait-il un règlement ?
- Il y avait des fours qui appartenaient à certains pêcheurs et qu'on pouvait utiliser avec, bien sûr, l'accord du propriétaire et cela se faisait toujours à l'amiable. Cela se passait toujours bien : toi, tu brûles aujourd'hui, est-ce que je peux le faire demain ? Il n'y avait pas la possibilité de faire deux cuissons le même jour dans la même tranchée.
- Y avait-il des jours et des horaires pour brûler le goémon ?
- Cela se faisait dans la journée. Ça démarrait le matin et le brûlage durait 4 à 5 heures. On essayait, dans toute la mesure du possible, de le faire le jour où le temps était sec. S'il y avait du vent, ce n'était que mieux, car le vent attisait la combustion. Il est à noter que le goémon épave, qui était ramassé sur la plage, donnait lieu à un contrôle sévère sous le regard d'un garde goémonier assermenté et rémunéré. Il était reconnaissable par un insigne distinctif, une plaque en métal, qu'il portait bien en évidence. Il ne lésinait pas sur les infractions commises. Ainsi, petite anecdote qui confirme ces dires : mon grand père paternel, Henri Le Reun, était garde goémonier. Un jour il verbalisa même sa propre belle fille !
- Et le lendemain, c'était la livraison à l'usine ?
- D'abord on recueillait la cendre que l'on damait au fond de la tranchée. Puis, on la coupait avec une pelle ou une bêche en pains de 25 kilos environ. Pour une cuisson dans un four, cela faisait environ 12 pains de soude de 25 kilos, soit près de 250 à 300 kilos par four. Le tout était embarqué sur une charrette en direction de l'usine qui se trouvait à Kergoff. L'acheteur fixait le prix suivant la teneur en iode.
- On va revenir au papa marin... Est-ce que c'était son unique activité ?
- Oh ! que non... Le goémonier, c'était une activité qui se pratiquait du mois de mars au mois de juin. Après le mois de juin, des algues il n'y en avait plus guère parce que tout était arraché. Alors, il partait à la pêche au casier à la crevette, au crabe, au homard

tout le long de la côte et souvent aux Glénan. Mon père allait très souvent aux Glénan, comme beaucoup d'autres d'ailleurs.

- Alors, cette pêche était une pêche journalière ou autre ?
- C'était une pêche qui consistait bien sûr à mouiller les casiers après les avoir appâtés ou comme l'on disait « boëtés ». Un marin tout seul en avait 30,40,50 ça dépendait. Quand il y avait 2 à bord, c'était 70,80. Les casiers étaient relevés tous les jours. Ainsi, on partait au petit jour et l'on revenait entre midi et 2 heures quand on avait fini de les relever. Pour ce qui concernait le homard, ceux qui allaient aux Glénan, ils vendaient leur pêche aux viviers Prunier qui étaient implantés sur l'île Saint Nicolas. Par contre, les crabes et autres crustacés étaient ramenés à Larvor et débarqués sur la cale. Les crabes étaient vendus aux viviers Le Pape implantée à l'entrée de la cale. A cette époque, la cale n'avait pas la dimension d'aujourd'hui. Elle mesurait alors une quarantaine de mètres. Depuis, elle a été surélevée et rallongée.
- N'y avait-il pas à cette époque un autre type de pêche que celle des crustacés ?
- Si, on pratiquait aussi, aux mois de juin et juillet, la pêche aux petits maquereaux qui étaient très abondants à l'époque dans la baie. Ca c'était une pêche un peu spéciale. A Concarneau, il y avait une centaine de canots qui étaient basés là-bas et qui sortaient le matin. On appâtait le maquereau avec des déchets de thon ou alors des têtes de sardines. On jetait l'appât le long du bord pour les attirer, et quand ils étaient le long du bord, on utilisait des épuisettes, de grands haveneaux de 60 à 80 centimètres de diamètre, qu'on passait par en dessous, et de surcroît on utilisait de la farine d'arachide qui empêchait le maquereau de voir à la surface. Mais c'était une pêche très variable, ça pouvait varier de 0 à 500-600 kilos. Certains jours on n'en voyait même pas un seul !
- On pêchait également d'autres poissons éventuellement ?
- Non, pas précisément ou très peu. Car, on pêchait à l'haveneau mais pas au filet qui était peu utilisé. A Lesconil, il y avait bien quelques uns qui pratiquaient la pêche à la vieille avec le filet trémail.
- Où étaient vendus les poissons pêchés ?
- Les bateaux qui pratiquaient la pêche aux maquereaux étaient basés uniquement à Concarneau où, à l'époque, il y avait 35 conserveries. Alors, on débarquait au port. Ainsi, on partait à 3 heures du matin au mois de juin et on revenait au mieux à 9 heures et au pire à midi. Et puis quand il y avait un peu de pêche, il valait mieux arriver très vite parce que d'une part par temps chaud le petit maquereau se dégrade très vite, et puis quand on arrivait dans les premiers, on avait la chance d'avoir un meilleur prix. Alors, les femmes des usines nous attendaient sur le quai avec des caisses pour prendre le chargement. Il y avait une qu'on appelait pompeusement la « commissaire ». C'est elle qui dirigeait les opérations sur le quai. Alors, la pêche était embarquée dans le camion ou dans la charrette et on allait à l'usine pour la pesée. Je me souviens de quelques noms d'usines. Il y avait les usines Cassegrain, Delaury, Rodel, Bouvet-Flon, Provost-Barbe, Palmer...
- Revenons une nouvelle fois sur le bateau de papa. Combien de personnes y avait-il à bord ?
- Il était seul à bord, comme d'ailleurs la plupart des pêcheurs de Larvor. En général c'était un homme seul, sauf quand il avait un bateau un peu plus grand, là alors ils pouvaient être à deux.
- A cette époque, les bateaux étaient à voile ?
- Oui, c'était à voile jusqu'en 1930 environ.
- Après avoir évoqué le papa, son bateau, sa pêche, revenons au petit Amédée qui a alors bien grandi.

- Tout à fait, il est allé à l'école à 5 ans, comme c'était la règle à cette époque, ne connaissant pas un mot de français bien sûr, car la langue de la maison c'était le breton. Le catéchisme c'était en breton, la messe, les sermons... tout était en breton. Donc à Larvor, le breton était parlé par tout le monde, comme d'ailleurs dans toute la région. Donc, je suis allé à l'école à Larvor dans l'ancienne école et je me rappelle de ma première institutrice qui était mademoiselle Quéau. Elle me paraissait grande avec son grand bambou qu'elle pointait sur le tableau ou sur d'autres supports pour l'enseignement des matières. J'ai gardé d'elle un bon souvenir.
- Donc ça a commencé sans doute par le b.a. ba... Savais-tu tenir un crayon ?
- Oh ! certainement pas, mais je ne me rappelle pas très bien de cette initiation. J'ai donc passé une première année, en 1933, à l'ancienne école et la nouvelle école des garçons, telle qu'elle existe maintenant, a été inaugurée en 1933 et, dès qu'elle a été prête on y a envoyé les garçons et les filles sont restées dans l'ancienne école. J'ai encore un petit souvenir de l'inauguration de cette nouvelle école de Larvor : les enfants étaient tous émerveillés de voir les lampions qui pendaient au plafond, on n'avait jamais vu ça... C'était en 1934, j'avais 6 ans.
- Te souviens-tu des professeurs que tu as eus à l'école de Larvor ?
- Oui, très bien. Pendant le cursus scolaire primaire, j'ai eu, outre au départ Mademoiselle Quéau, 4 instituteurs : Monsieur Coïc de Lesconil, Monsieur Volant de Loctudy, Monsieur Girard de Lesconil et Monsieur Signor de Pont-l'Abbé.
- Quelle a été la durée de ta scolarité à l'école de Larvor ?
- Je suis resté jusqu'en 1939, année où j'ai passé le certificat d'études. J'avais alors 11 ans. j'avais alors atteint le sommet au-delà duquel l'école, où l'on devait autrement rester jusqu'à 14 ans, n'était plus obligatoire. Du coup, ma scolarité s'est arrêtée à l'âge de 11 ans pour une nouvelle orientation...
- Avant d'évoquer cette nouvelle étape, te souviens-tu du déroulement de ce certificat d'études ?
- Ce certificat, je l'ai passé à Pont-l'Abbé le 2 juin 1939. On était assez nombreux, car le certificat d'études réunissait dans un même endroit tous les enfants du canton. Les matières de l'examen étaient la dictée, la rédaction, le calcul et la leçon de choses, telle était cette dernière appellation. Mon résultat a été positif, comme en général pour tous les inscrits. Car, l'instituteur ne présentait pas à l'examen ceux qui avaient de fortes chances d'échouer !
- Donc, tu as 11 ans et commence pour toi une nouvelle orientation...
- Oui, car passé le certificat d'études, l'école ne me concernait plus. Alors, c'était la pêche, embarquement ! Ainsi, je suis parti vers le métier de marin pêcheur avec une autorisation spéciale de l'inscription maritime et une visite médicale sommaire aussi, car, il fallait être en bonne santé pour embarquer.
- Quel a été ton premier embarquement ?
- Eh bien, c'était en 1939 à Loctudy avec mon père et mon oncle Marcel parce que souvent à la pêche au maquereau il fallait être deux, alors moi, je faisais le troisième homme ! Je dormais la plupart du temps et je faisais ce que je pouvais faire à mes 11 ans. Mais surtout, j'apprenais mon métier de marin. Car lors de mon passage à l'Inscription Maritime pour le classique examen médical, il n'y avait pas par la suite de formation au métier de marin. L'école de pêche n'a vu le jour que dans les années 1955-56.
- Donc, vous étiez à 3 sur le bateau : le papa, l'oncle et toi le mousse. Quelle était alors votre pêche ?
- A cette époque, on pêchait le maquereau.

- 1939...Les canons de la seconde guerre mondiale ne commençaient-ils pas déjà à gronder ?
- Eh bien, justement, en septembre 1939, on était tous à Concarneau à pêcher le maquereau et on a vu les affiches collées à tous les coins de rues « mobilisation générale ». Alors, tout le monde « dar guer » (à la maison). On nous avait donné l'ordre de rentrer chez nous. Ceux qui étaient en état d'être mobilisés devaient se tenir prêts.
- Donc, à partir de ce moment là, finie la pêche momentanément ?
- Oui, euh...oui, mais ça a repris quand même assez vite et nous sommes partis pêcher la crevette. Il faut aussi savoir qu'au début, les Allemands n'étaient pas trop virulents, ça allait encore et mon père tout comme mon oncle, ils n'ont pas été mobilisés à la déclaration de guerre, mais mon oncle le fut par la suite.
- Combien de temps es-tu resté sur le bateau de ton père ?
- Jusqu'en 1950, mais pas sur le même bateau, car mon père a, en 1946, vendu le « Bien Etre » qu'il avait acheté à Lesconil et acheté un autre bateau, le « Deo Juvante ». C'était un bateau de 7 mètres, à moteur, qui a été fait chez Pierre Cariou, le père de Marcel, au chantier de Larvor. Au début, le moteur était un moteur de voiture Renault. C'était à la fin de la guerre et on ne trouvait pas beaucoup de moteurs, alors on avait fait avec les moyens du bord. On l'avait doté d'un moteur de voiture qui marchait d'ailleurs très bien. Ce n'est que bien plus tard qu'on a mis un autre moteur.
- Ainsi, avec le « Deo Juvante », vous pratiquiez quel type de pêche ?
- C'était la pêche au casier –crevettes et crustacés-, toujours dans les mêmes parages et l'hiver aussi quelquefois la coquille saint jacques à la drague.
- Le débarquement se faisait où ?
- A Loctudy, sauf pour les crustacés qu'on livrait toujours aux viviers Le Pape à Larvor. Donc de 1939 à 1950, je suis resté avec mon père sur le « Deo Juvente » avec les vicissitudes de l'occupation. Car à Larvor on n'était pas particulièrement gâtés. Ainsi, on avait un livre rouge sur lequel il fallait consigner les sorties, les entrées, la nature de pêche, le volume...et quand on accostait à Larvor, il fallait aller, à pied ou à vélo, se faire pointer à Loctudy dans un bâtiment attenant à « l'hôtel des bains » en bas de la cale et qui était occupé par la « Gast », la douane allemande. Et à cette époque, les routes, notamment à Larvor, étaient difficilement carrossables. Ainsi, par temps de fortes pluies, on ne pouvait pas emprunter l'actuelle route du port de Larvor qui était alors un véritable borbier avec d'innombrables flaques d'eau. Et puis, il fallait aussi présenter son « ausweis », son laissez-passer dont chaque citoyen était doté.
- Donc, tu es resté constamment sur le « Deo Juvente » jusqu'en 1950 c'est-à-dire jusqu'à tes 22 ans. Mais, à 20 ans, comme c'était l'âge, n'as-tu pas eu à satisfaire aux obligations militaires ?
- Ah ! si, j'allais oublier cette période qui m'a fait voyager...le service militaire...J'ai été appelé en février 1948. Dans un premier temps, je suis allé à Pont- Réan, en Ille et Vilaine où se trouvait un centre de formation de la Marine Nationale. Je me rappelle qu'il y avait un instructeur qui devait nous apprendre à godiller, chose que nous savions bien sûr déjà faire de part notre métier de marin. L'explication théorique de cemar-instructeur, sans doute plus littéraire que manuel, était : « Pour godiller, il suffit d'imprimer à l'aviron un mouvement hélicoïdal ! ».
- Tu as donc beaucoup voyagé durant ton service militaire...
- Oui, de Pont-Réan, je suis allé à Toulon où j'ai embarqué pour une tournée en Afrique du Nord. De retour à Toulon en juillet 1948, on m'a annoncé que j'étais muté au Dourdy à Loctudy ! Sans vouloir critiquer, il faut bien dire que nous n'étions pas, en temps qu'appelés, débordés de travail. Notre poste d'activité était à la pointe de Pen-

an-veur. On s'occupait des barques et on apprenait aux Mousses –les apprentis-marins d'Etat-, à godiller et à conduire la barque. Donc, le travail n'était pas très difficile.

- Ainsi, tu reviens à la vie civile en 1949 et là tu embarques à nouveau sur le bateau de ton père, le « Deo Juvente », sur lequel tu restes jusqu'en 1951... Avant de poursuivre ton parcours, peux-tu faire un point sur le paysage maritime de Loctudy à cette époque, c'est-à-dire en 1950 ?
- Déjà les canots à Larvor se faisaient moins nombreux. C'était déjà le déclin de cette forme de pêche. Et c'est surtout la pêche au chalut qui était déjà amorcée dès l'après guerre, en 1947-48. Les premiers chalutiers-côtiers-langoustiniers, qu'on appelait les « malamoks », étaient des bateaux pratiquement neufs, car construits à partir de 1946-47. Puis, la construction d'autres bateaux de ce type s'est étalée jusqu'en 1970. Il s'en construisait 4 ou 5 bateaux chaque année. Le chantier de Marcel à Larvor a construit 3 ou 4. Le premier s'appelait le « Prat-an-Asquel », puis il y a eu « la Meuse », « Le Rédempteur »... Il a également fait 1 ou 2 pour Lesconil, mais un peu plus petit. A son apogée, le port de Loctudy a quand même compté 45 chalutiers-côtiers et 40 hauturiers. Quant à la pêche aux crustacés avec les canots de 6 à 8 mètres, elle a décliné petit à petit à Larvor.
- Je reviens à tes embarquements à la pêche... Nous sommes en 1951. Sur quel bateau étais-tu ?
- En 1951, en quittant le « Deo Juvente » de mon père, j'ai entrepris de construire un Malamok « le Rédempteur » au chantier Marcel Cariou à Larvor, avec mon beau-père Jean-Louis et puis Gustave Marc. On était à trois. La construction terminée, on est parti au début dans le Golfe de Gascogne faire la campagne au thon, à 200-400 milles au large. A l'époque, c'était une aventure. On n'avait pas de radio, pas de moyen de positionnement. Le seul instrument dont on disposait, c'était le sextant. Alors, lorsque le temps était couvert, ça posait quelques problèmes, le sextant servant à se positionner par rapport au soleil.
- A bord du « Rédempteur », vous étiez combien ?
- Nous étions 7 hommes à bord. Il y avait moi-même qui étais le patron, le mécanicien et cinq matelots.
- De combien était le temps de pêche ?
- Les marées de thon duraient entre 15 jours et 3 semaines. Pendant cette période, nous étions en isolement total.
- Comment se passaient les journées ?
- La nuit on dormait. Le bateau était arrêté. Le matin, dès le lever du jour, on mettait les lignes à l'eau. Puis, on traînait ces lignes en surface. Elles étaient équipées d'appâts artificiels. Maintenant c'est du nylon, mais à l'époque, c'était de la paille de riz. C'était un leurre et derrière le bateau on traînait 4-6-10 lignes qui faisaient de 100 à 30 mètres, c'était en dégradé. Il y avait de grands tendons et plus tu allais vers le haut des tendons, plus la ligne était longue parce que quand il y avait un poisson sur la ligne, il fallait qu'elle passe au-dessus des autres qui étaient plus bas pour que les lignes ne se mêlent pas.
- Il y avait alors des relevages de lignes ?
- Non, c'est quand un thon mordait, tu voyais que la ligne se tendait et puis à ce moment là on tirait dessus.
- Pendant les 15 jours que durait au minimum chaque marée, vous pêchiez quel tonnage ?
- C'était très variable. Les gros spécialistes ramenaient 3.000 thons, et puis quand on était dans les plus petits, on en ramenait 1.000, tout comme le poids du thon qui variait de 3 à 10 kilos. En évoquant le poids des thons, je voudrais signaler que le plus lourd

que j'ai pêché durant toute mon activité pesait 183 kilos. Mais le record détenu à cette époque par un Concarnois était de 222 kilos.

- Et cette pêche au thon, vous la faisiez toujours dans le Golfe de Gascogne ?
- Oui, et suivant la saison on les trouvait, en juin par exemple, au large de l'Espagne, et puis en septembre-octobre, les thons remontaient au fur et à mesure que l'eau se réchauffait. Alors, on essayait de les suivre dans leur migration.
- Et l'équipage du « Rédempteur », soit 7 hommes à bord, était-il toujours le même à chaque marée ?
- Oui, en général. On formait une équipe avec une règle de vie que chacun acceptait. Ainsi, on partait avec un tonneau d'eau qu'il fallait économiser. Du coup, pour se laver, c'était à l'eau de mer.
- La vie à bord se déroulait comment ?
- On emmenait quelques repas de viande, mais on n'avait pas trop les moyens de la conserver. On avait un peu de glace, mais ça ne durait pas longtemps. Souvent, la viande devenait immangeable au bout de quelques jours et surtout qu'à l'époque, la glace se faisait encore à base d'ammoniaque. C'était vraiment infect, même le pain... C'était vraiment spartiate.
- Si lors de la durée des marées tu ne rentrais jamais dans un port, as-tu connu des coups de tabac ?
- De temps en temps ça arrivait. Mais pour ce qui me concerne, je n'ai rien subi de particulier. Mais même si cette pêche se pratiquait en été, principalement de juin à septembre, il est arrivé que certains thoniers se soient perdus.
- Après la campagne de thon, que devenait le « Rédempteur » ?
- A la fin de la campagne, on lui faisait sa toilette et puis on repartait au chalut après, c'est-à-dire à la pêche au poisson, à la langoustine...Ce sont deux types de pêche différente. Et puis certains hivers aussi dans les années 50, on allait aussi à la coquille saint Jacques du côté de Belle Ile avec Quiberon comme port d'attache. Il y avait beaucoup de bateaux qui travaillaient sur ce site.
- Pendant combien de temps as-tu exploité le « Rédempteur » ?
- Finalement pas pendant longtemps...Euh...pendant 5 ans, car lancé en 1951, je l'ai vendu en 1956, très exactement le 4 janvier, jour de mon anniversaire, à un nouveau propriétaire-pêcheur qui a continué à l'exploiter. Quant à moi, j'ai pris un nouveau virage dans mon métier de pêcheur en construisant un nouveau bateau : le « Ruban Bleu » GV 7684.
- Peux-tu résumer les caractéristiques de ce « Ruban Bleu » ?
- Il a été construit, en 6 mois, à Anglet (Pyrénées-Atlantiques), près de Bayonne. C'était un chalutier-thonier qui faisait 24 mètres de long. Il avait une particularité aussi, c'était un bateau à coque métallique. Il était le premier de ce genre à l'époque dans le quartier du Guilvinec. Par la suite il y en a eu d'autres.
- Qu'est-ce qui t'a poussé à prendre ce virage ?
- On parlait beaucoup alors de la pêche au thon, parce qu'au début il était destiné à ça, car ça donnait de bons résultats en Espagne, au Pays Basque. Alors c'était très à la mode à l'époque. ça rapportait bien, alors on s'est lancé dans l'aventure, une aventure qui a duré 4-5 ans.
- Quelle était la différence entre le «Rédempteur » et le « Ruban Bleu » ?
- Ce n'était pas du tout comparable. Déjà par la taille : 14 mètres par rapport à 24. Par ailleurs, le « Ruban Bleu » était un bateau beaucoup plus moderne, avec une force motrice beaucoup plus importante et également beaucoup plus confortable à tous les points de vue.
- Et peut-être aussi avec des équipements radio différents ?

- Oui, la radio était apparue déjà il y a bien longtemps, mais les appareils de positionnement se sont améliorés au fur et à mesure. Au début, dans les années 50, on avait une « console radio phare » qui avait ses émetteurs à Plonéis. Après, il y a eu le système Déca, qui est un système par hyperbole avec un émetteur en Cornouaille Anglaise, un autre dans le nord de l'Irlande, un troisième en Espagne à Lugo et un quatrième à Jersey. En fait, c'était le croisement de ces hyperboles qui donnait des positions assez approximatives qui permettaient de se situer à peu près. Et puis après est arrivé le G.P.S, ça c'était autre chose, presque la perfection.
- Combien étiez-vous à bord du « Ruban Bleu » ?
- On était de 10 à 14 marins au maximum à bord.
- Pas trop de difficultés à trouver des équipages à l'époque ?
- Ah ! non, on refusait même du monde...Ce n'était pas comme aujourd'hui...
- Quel type de pêche faisais-tu avec le « Ruban Bleu » ?
- L'été, on pratiquait la pêche du thon germon dans le golfe de Gascogne et puis on effectuait des campagnes en Afrique Occidentale avec Dakar pour port de base. On s'attaquait au thon tropical, le thon albacore – le Listao – comme on l'appelle. Alors là, on commençait en début de saison, c'est-à-dire au mois de novembre, vers la Mauritanie. Puis, on suivait la migration des poissons jusqu'au Golfe de Guinée, au sud d'Abidjan.
- Alors, en mer vous restiez combien de temps avant de rejoindre le port ?
- C'était très variable...On pouvait rester 2 jours quand la pêche était à proximité du port et qu'on en pêchait beaucoup...A ce sujet, j'ai une petite anecdote...Le 1^{er} janvier 1958, on était à 2 heures de route du port et on avait pêché 15 tonnes en 1 heure 45 minutes ! Des thons de 5 à 15 kilos, ça c'est un record. C'était à la canne contrairement au « Rédempteur » où c'était à la traîne. J'ai aussi une autre anecdote concernant les cannes...Un jour au port, une personne voyant à bord des cannes de 2-3 mètres avec un fil en nylon au bout, me demanda : Mais comment vous faites quand il y a un poisson au bout parce que vous n'avez pas de bouchon ?
- Les cannes étaient en quel matériau ?
- Elles étaient en bambou. On en vendait dans les coopératives.
- La pêche terminée, vous rentriez au port à Dakar. Comment se faisait le déchargement ?
- Il se faisait par le palan du bord. On mettait la pêche dans des grands filets et ensuite, dans un premier temps jusqu'en 1960, c'était stocké dans un entrepôt frigorifique et expédié après vers la France ou l'Italie. Donc là, le poisson était entreposé. Mais à partir de 1960, il y avait 2 unités de transformation qui se sont implantées sur Dakar. Là alors, le poisson partait directement à l'usine, sans passer par la congélation. Mais, que ce soit lors de la période de stockage dans les entrepôts ou lors des livraisons directes aux usines, nous n'intervenions pas dans les acheminements. Nous, nous vendions à un industriel à un prix donné et après le déchargement et la pesée, pour nous c'était fini. Il ne restait qu'à enregistrer le chèque de règlement...
- Les usines sur place étaient des usines françaises ?
- Oui, autant que je me rappelle, c'était Chancerelle et une autre dont je ne me souviens plus du nom.D'ailleurs, l'une d'entre elles était à Rufisque, commune située dans la banlieue de Dakar.
- Donc, le « Ruban Bleu » a navigué sur les eaux africaines... Durant combien d'années ?
- De 1956 à 1961. En 1961, ça a été la dernière campagne. Car là-bas, le poisson se vendait de moins en moins bien et les bateaux étaient de plus en plus nombreux. Donc on est revenu en France et on s'est mis au chalut jusqu'en 1965. On débarquait alors

au Guilvinec. Là, on partait pour une semaine à 10 jours ou parfois même un peu plus. Au début, on pêchait au Golfe de Gascogne sur le plateau continental. Après, on pêchait vers l'ouest de la Bretagne sur les côtes d'Irlande et du Pays de Galles.

- Et au retour des côtes africaines, as-tu conservé le même équipage pour la pêche au Nord ?
- A quelques unités près, oui. Certains ont débarqué pour prendre leur retraite. Plusieurs membres de mon équipage sont restés 18-20 ans à bord.
- Ainsi, on peut dire que le « Ruban Bleu » a vogué et pêché de l'Irlande jusqu'à l'équateur ! En pêchant dans le golfe de Gascogne, tu ne descendais donc plus vers les côtes africaines...
- Ah ! non. Dans le golfe de Gascogne, il y a un plateau continental où tu peux chaluter et quand tu arrives à 100 milles tu tombes brutalement dans les abysses, les grandes profondeurs océaniques. Les distances du plateau continental sont variables à partir de la côte. Ainsi, au large de la Bretagne, il y a des bancs, la grande sole. Au large de Penmarch, le talus du plateau continental se trouve à 80 milles. Face à la Vendée, c'est un peu plus long et après, il y a un rapprochement du côté de Cap Breton où il y a une fosse. Le plateau continental y est beaucoup plus étroit et sur toute la côte nord de l'Espagne c'est encore plus étroit parce que là, c'est la montagne qui tombe dans la mer et là il y a des profondeurs.
- Revenons au « Ruban Bleu » et reparlons de ses types de pêche à son retour d'Afrique en fin 1961...
- Il devient alors chalutier en hiver et thonier l'été, avec 7-8 marins à bord et ce, jusqu'en 1982, c'est-à-dire jusqu'à mon départ en retraite. Je me rappelle même que ma dernière escale a été Brest, puisqu'on avait été surpris par un coup de mauvais temps. Alors, on rentre sur Brest en se disant que si le temps s'améliorait, on aurait fait quelques journées de pêche avant de rentrer. Mais on était proche des fêtes de Noël, de la fin de l'année. Alors, comme de surcroît, le temps ne s'améliorait pas, on est sorti de Brest pour venir directement à Loctudy. Ce fut ma dernière marée en décembre 1982.
- Faisons un résumé sur l'exploitation du « Ruban Bleu »...
- Construit en 1956, sur les côtes africaines jusqu'en 1961 et hauturier jusqu'en 1982. Une petite précision sur le débarquement de la pêche hauturière : au Guilvinec de 1961 à 1965, puis en 1965, lorsque la criée de Loctudy a été mise en service, on est venu à Loctudy et on y est resté jusqu'en 1982, date de mon départ en retraite. Loctudy d'ailleurs, vers les années 70, a connu une apogée qui l'avait hissé au 5^{ème} rang national derrière Boulogne, Lorient, Concarneau et Le Guilvinec. Et depuis, ça a changé, hélas !...
- Donc, à l'aube de l'année 83, tu as fait valoir tes droits à la retraite. Que devient alors le « Ruban Bleu ?
- Je l'ai vendu à l'un de mes matelots qui l'a exploité pendant 2 ans, et puis après il l'a revendu.
- Sais-tu où il est aujourd'hui ?
- Je sais qu'il a été cassé à Lorient. Mais du jour où il a quitté Loctudy, je ne l'ai plus revu, je n'ai plus eu envie de le revoir. Souvent les gens me disaient : tiens, Amédée, j'ai vu le « Ruban Bleu » dans le bassin à Lorient !
- La retraite ayant sonné, quel a été ton lien avec la mer à partir de cette date ?
- Et bien, je me suis payé un petit canot, le « Goapaer » (le « Moqueur » en français), construit au chantier Marcel Cariou, et j'ai continué à pêcher...en marin décontracté. Ce n'est plus avec la notion de travail mais avec celle du plaisir.
- Alors, que pêches-tu désormais ?

- Là, c'est surtout le rouget et un peu la sole.
- Quelle est ta zone de pêche ?
- Je ne vais plus, que très rarement, tourner autour des Moutons ou des Glénan. Je reste maintenant plus près de la côte. Mais, en me voyant toujours, de temps en temps, accroché à mon filet à 80 ans, il y a des copains sur le quai qui me lancent en blaguant : mais quand prendras-tu ta retraite ? Ca viendra bien un jour, mais mon plaisir, et j'espère pouvoir en user encore longtemps, est de prendre mon « Goapaer » au ponton et de partir faire à nouveau un petit tour... Quand j'ai ouvert les yeux, la mer était déjà mon horizon...
- Bravo, Amédée, quel dynamisme et quel enthousiasme ! Avant de clore cette interview, je voudrais que tu me dises comment tu ressens la pêche de nos jours ?
- Eh bien ! force est de constater que c'est le déclin d'une façon générale et à Loctudy en particulier.
- D'après toi, quelles en sont les raisons ?
- Oui, il y a certainement plusieurs raisons... Les entreprises de pêche ne sont plus rentables...avec le prix du gas-oil...tout augmente...Le poisson parfois fait aussi défaut...les bateaux sont de moins en moins nombreux...les équipages sont de plus en plus difficiles à trouver...Alors, tout ça et encore bien d'autres raisons font que les exploitations ne sont plus rentables. C'est ça en fait qui est la cause du déclin.
- La période faste se situerait de quelle date à quelle date ?
- De 1960 à 1990 et peut-être même 1995. Mais en 2000, c'était déjà bien « abîmé »
- Ne penses-tu pas qu'il y aura un retour vers l'époque passée ?
- Si je répondais oui, on me dirait que je suis un imbécile. Car personne n'y croit... Mais je pense qu'il y aura toujours de la place pour l'activité -pêche- et peut-être, à terme, ceux qui auront persisté arriveront à bien gagner leur vie. Mais on peut craindre qu'ils seront moins nombreux qu'aujourd'hui.
- Amédée, je te remercie de m'avoir accordé cette interview.

Jacques BALANEC
Quêteur de mémoire